

La Bienheureuse Kateri Tékakwitha - 1656-1680

par le P. Henri Bécharde s.j.

(...suite)

Le baptême

Au printemps de 1675, le P. Jacques de Lamberville vint à son tour demeurer à Kahnawaké à la place du P. Boniface. Il se rendit vite compte que certaines cabanes lui étaient hostiles, en particulier celle de Tekakwitha, à cause de son oncle qui détestait le christianisme. À l'automne, alors que la plupart des Indiens s'absentaient pendant le jour, occupés soit aux récoltes, soit à la pêche et à la chasse, le missionnaire visitait les malades et les vieillards, qui ne pouvaient guère s'éloigner de chez eux. En passant devant la « longue maison » de la jeune femme, il hésita et, sans trop savoir pourquoi, bouscula la porte d'écorce et se trouva à l'intérieur. Quand ses yeux s'habitèrent à la pénombre, il vit une jeune Indienne assise auprès du feu à demi éteint. C'était Tekakwitha, qui s'était blessée un pied au travail et ne pouvait marcher. Le Père lui adressa la parole. Depuis longtemps, elle désirait lui parler. Avant la fin de la conversation, elle lui avait demandé le baptême.



Les missionnaires de la Nouvelle-France éprouvaient les adultes qui voulaient se faire chrétiens. « Il faut y procéder (au baptême), écrivait l'un d'eux en 1668, avec, un grand discernement, de peur de faire plus d'apostats que de chrétiens. » Pendant tout l'automne et l'hiver, une fois son pied guéri, Tekakwitha suivit les instructions du Père, destinées aux futurs chrétiens. Comme le jésuite s'aperçut bientôt que l'Esprit Saint avait favorisé cette jeune femme de grâces exceptionnelles, il lui révéla les richesses de la vie chrétienne beaucoup plus en détail. L'oncle, que le Père de Lamberville croyait irréductible, permit à sa nièce de se joindre aux vrais hommes qui font le signe de la Croix (les chrétiens) à condition de ne pas quitter le village. Le missionnaire, comme il le faisait pour tout prosélyte, se renseigna alors sur la conduite de Tekakwitha. Pendant sa petite enquête, il passa de surprise en surprise. « Malgré le penchant que les naturels du pays ont à médire surtout sur les personnes du sexe, écrivit le P. Cholenec, il ne s'en trouva aucun qui ne fit l'éloge de la jeune catéchumène; ceux-là mêmes qui l'avaient persécutée le plus vivement ne purent s'empêcher de rendre témoignage à sa vertu. »

Tous les chrétiens jubilaient à l'idée que le missionnaire allait enfin la baptiser. Elle-même, en apprenant le jour qu'il avait indiqué pour le grand événement, exultait. Elle avait mémorisé très exactement toutes ses prières de crainte de voir retarder cette immense joie.

Le Père avait choisi le matin de Pâques, le 18 avril 1676, il y a exactement trois siècles cette année, pour lui conférer très solennellement le baptême à la petite chapelle de Saint-Pierre. Il lui donna le nom de Catherine, Kateri en iroquois, en

La Bienheureuse Kateri Tékakwitha - 1656-1680

honneur de sainte Catherine d'Alexandrie. Il baptisa deux autres personnes en même temps.

Par la suite, le Père de Lamberville put écrire que la jeune convertie de dix-neuf ans ne s'était jamais relâchée de sa première ferveur, même si elle avait rencontré de cruelles épreuves sur la route. Après une accalmie d'un mois ou deux, la persécution commença. Comme chrétienne, elle s'abstenait le dimanche de travailler aux champs. On la traitait de paresseuse; on lui refusa toute nourriture ce jour-là. Les adultes et les enfants la montraient du doigt et, par dérision, l'appelaient « la chrétienne ». Quand elle se rendait à la chapelle, on la poursuivait à coups de pierres. « Un jour, alors qu'elle s'était retirée dans sa cabane, nous dit le P. Cholenec, un jeune homme y entra brusquement, les yeux étincelants de colère, et la hache à la main, qu'il leva comme pour la frapper... Catherine se contenta de baisser modestement la tête, sans faire paraître la moindre émotion. » Interdit, l'agresseur s'enfuit aussitôt. Le harcèlement vint même du côté de sa famille. Une de ses tantes, l'épouse de son vieil oncle, l'accusa d'une liaison criminelle avec celui-ci. Par inadvertance, elle l'avait interpellé par son nom propre plutôt que par celui de « père » selon la coutume iroquoise. Elle souffrit terriblement de cette calomnie, à laquelle, d'ailleurs, personne ne crut.

Ces abus se prolongèrent pendant un an et demi. Ce qui rendait la vie encore plus insupportable à Kateri, ce fut la rage d'alcool, acheté chez les Hollandais, qui s'était emparée de Kahnawaké.

Devant cette marée de boue et de souffrance, le Père conseilla à Kateri d'aller vivre à la Mission Saint-François-Xavier sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent, face à Montréal. C'était à deux cents milles environ au nord de Kahnawaké. L'occasion de s'évader ne se présenta pas avant l'automne de 1677. Pendant l'été, une jeune femme de la Mission canadienne pensait souvent à Kateri. Elle avait naguère habité la même cabane qu'elle et avait été élevée comme sa sœur. Cette Iroquoise encouragea son mari à rentrer au canton agnier chercher sa « belle-sœur ». C'est ce qu'il fit en compagnie d'un Onneiout, nommé la Poudre Chaude, et d'un Huron, tous deux chrétiens comme lui. Dès leur arrivée à Kahnawaké, ils apprirent que le vieil oncle était absent, qu'il était allé faire la traite à Fort-Oranje. On ne pouvait espérer une meilleure occasion. Le P. de Lamberville donna une lettre à Kateri, adressée au P. Jacques Frémin, supérieur de la Mission Saint-François-Xavier: « Je vous envoie un trésor, gardez-le bien ». Poudre Chaude, qui allait prêcher chez ses compatriotes onneiouts, céda sa place dans le canoë à Kateri Tekakwitha. Avec son « beau-frère » et le Huron, elle prit la route du nord. De retour à son village, l'oncle, mis au courant de l'évasion, courut aussitôt à sa poursuite, mais ne réussit pas à l'atteindre.

(à suivre)